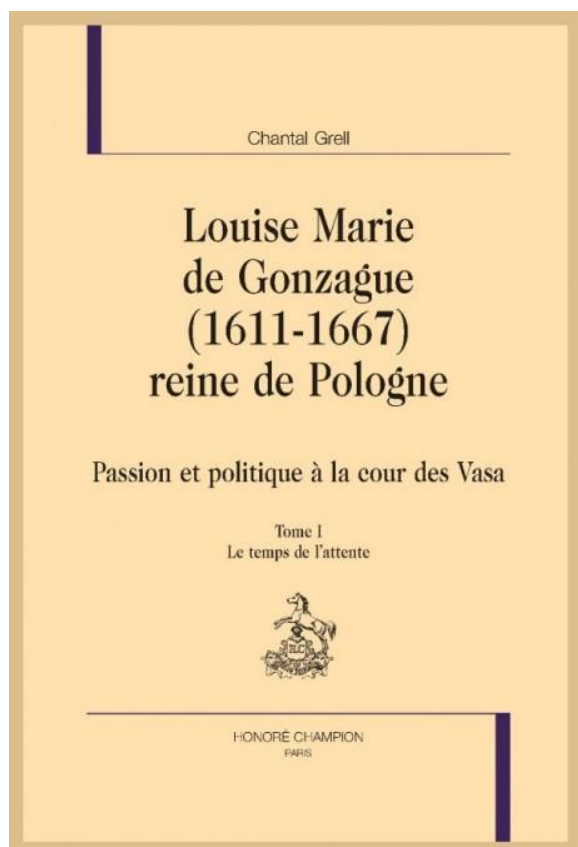


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 10 janvier 2025

Yves-Marie BERCÉ



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, l'ouvrage de M^{me} Chantal GRELL intitulé *Louise Marie de Gonzague (1611-1667) reine de Pologne. Passion et politique à la cour des Vasa*. Tome 1, *Le temps de l'attente*. Tome II, *Le temps de l'action*. Paris, Honoré Champion, 2024, 2 vol., 1066 p. (Bibliothèque d'études de l'Europe centrale, 26, Série « Histoire »).

Pendant plus de cinquante années au cours du xvii^e siècle Louise Marie de Gonzague a été spectatrice et personnage majeur des chroniques politiques de l'Europe. Fille du duc de Mantoue, élevée à Paris, elle a d'abord été témoin juvénile de la vie intellectuelle de la capitale et des intrigues de la cour de France. A sa haute naissance, le sort avait ajouté la beauté et le charme, l'intelligence et l'habileté ; il lui réservait une aventure politique fabuleuse. Il se trouva qu'en 1644, le destin l'envoya bien loin à l'Est recevoir la couronne de Pologne. Pour le restant de son extraordinaire carrière, il lui

appartint de gouverner cette nation slave entourée d'ennemis et accablée de guerres incessantes. La reconstitution des étapes de sa vie dépasse donc le genre et la mode de la biographie historique, elle contribue à une histoire des institutions et des événements aux dimensions d'un siècle et d'un continent.

Mme Chantal Grell, professeur à l'Université de Paris-Saclay, éminente spécialiste de l'histoire culturelle et politique des Temps modernes, a retrouvé dans la biographie de cette héroïne improbable, des directions de recherche qui lui sont familières : variabilité de l'écriture de l'histoire, comportements des sociétés princières, naissance des sciences exactes et particulièrement de l'observation des astres qui s'imposait à tous les savants européens de ces époques.

L'ampleur de la documentation est considérable, à la mesure d'un sujet multiple qui illustre d'abord le paysage intellectuel des hôtels parisiens à l'époque de Louis XIII et doit ensuite rendre compte de plus de trente décennies des chroniques politiques et guerrières de l'Europe orientale. Aux Archives nationales ont été consultés les papiers du roi Jean Casimir, retiré et mort en France, et puis les fonds de l'étude de M. Bontemps, traitant la fortune des ducs de Nevers. Les Archives des Affaires étrangères conservent les correspondances des ambassadeurs français en Pologne, Brégy, Lumbres et Bonzi de 1643 à 1668. Les fonds de

manuscripts du Musée Condé au château de Chantilly ont fourni une dizaine de volumes de correspondance active et passive de la reine Louise Marie. Au département des Mss. de la BnF. ont été utilisés notamment les volumes de lettres de Pierre Des Noyers, secrétaire de la reine, à Ismaël Boulliau, astronome, 1655-1692. Parmi les sources imprimées, on remarque les éditions des lettres d'Angélique Arnauld, de Lumbres, de Michel de Marolles, etc. Quant aux études récentes sur la reine et son époque, il convient d'y noter les travaux de Francesca De Caprio, Robert Fost, Karolina Targosz et surtout de Maciej Serwanski. Il faut remarquer que l'érudition généreuse de Ch.Grell lui fait publier de longs extraits des correspondances, qui font ainsi cadeau aux divers spécialistes du xvii^e siècle d'un véritable outil de travail.

Sur ses vingt ans, Louise Marie fut pendant plusieurs années ouvertement courtisée par le duc d'Orléans ; elle pouvait alors sembler promise, si le sort le voulait, à devenir un jour reine de France. Ensuite, en dépit des malheurs de son père, tels que les ravages du duché de Mantoue et l'insuffisance des revenus de ses domaines à Charleville et Nevers, la princesse était admirée dans les rendez-vous aristocratiques et les ruelles littéraires que tenaient de grandes dames parisiennes. Ce fut ainsi que son aimable prestige vint à séduire les grands seigneurs étrangers qui venaient à passer par Paris. Dans le système des alliances et conflits de l'Europe des princes, les mariages entre les familles souveraines étaient de brillants enjeux. Les mains des filles de naissance princière, leur grâce et de leur dot, étaient donc des problèmes diplomatiques ; les ambassadeurs et les riches négociants étrangers avaient pour tâche de découvrir les détails et les secrets des cours et de se procurer les portraits des demoiselles à marier.

Ladislas IV, roi de Pologne, prématurément veuf d'une infante autrichienne, rêvait d'épouser une princesse de France, une dame venue de Paris. Il en espérait pour son royaume un appui contre les menaces de voisins belliqueux suédois, prussien, moscovite, impérial et ottoman. En France, Mazarin favorisait un tel mariage selon la pratique traditionnelle d'une alliance de revers en Europe centrale contre la puissance de l'empire des Habsbourg. Le couronnement d'une française à Cracovie ferait converger les intérêts de deux royaumes unis par le catholicisme, en dépit des difficultés d'éloignement dans l'espace et de différences de modes de gouvernement. Les évolutions des institutions en France tendaient alors, malgré les révoltes et les guerres civiles, vers un centralisme autoritaire, régime auquel bien plus tard les historiens donneront le nom d'« absolutisme ». Au contraire, dans l'Union polono-lituanienne, le roi, élu par des assemblées de noblesse, ne pouvait lever ni d'impôts ni de soldats sans le consentement des diètes de l'ensemble des noblesses polonaise, balte, biélorusse et ukrainienne. Ces contradictions institutionnelles dominèrent les querelles politiques des décennies suivantes.

Le voyage du cortège de Louise Marie, de France jusqu'en Pologne, dura quatre-vingt-dix-sept jours. A son arrivée, en mars 1646, elle découvrit que Ladislas était lascif, impotent, impuissant et voué à une mort prochaine (il mourut le 20 mai 1648). Les urgences militaires maintinrent la reine au pouvoir. Elles hâtèrent l'élection d'un nouveau roi Jean Casimir, frère du défunt, et puis tout aussitôt son mariage avec Louise Marie ainsi confirmée dans son gouvernement. Le royaume se trouvait alors confronté au Sud dans les immenses plaines de l'Ukraine à une vaste et meurtrière révolte des Cosaques conduits par l'ataman Chmielniski. Aux sécessions cosaques s'ajoutaient encore sur toutes les frontières des avancées d'armées suédoise, prussienne et russe. Ces cinq ou six années de guerres désastreuses ont pris dans la destinée polonaise le nom de Temps du Déluge. La pauvre reine, victime de deux grossesses malheureuses, épouse d'un souverain sans grand caractère, essayait de gouverner selon des logiques françaises qui étaient souvent dénoncées comme étrangères et abusives. Son règne se trouva identifié aux années de malheur, où elle devait faire face aux intrigues nobiliaires et aux déroutes de ses troupes. Dès l'année 1655, le couple royal avait été contraint de chercher

refuge en Silésie, territoire impérial. L'année suivante, le ralliement en grand nombre de cavaliers tatars permettait de reprendre des villes et des espaces ; la reine assumait parfois le commandement, s'exposant au péril de sa vie. Elle faisait établir les horoscopes de ses adversaires et de leurs généraux, avant de conduire elle-même les négociations avec les émissaires du roi de Suède ou de l'Electeur de Brandebourg, duc de Prusse. Elle avait reçu à l'été 1659 l'appui et les conseils d'un ambassadeur français, Antoine de Lumbres, homme de confiance de Mazarin. Contre la Suède elle bénéficiait aussi des appuis maritimes des Danois et des Hollandais. Enfin, grâce aux interventions françaises, la paix entre les belligérants des guerres du Nord fut signée le 3 mai 1660 à l'abbaye d'Oliva, près de Gdansk.

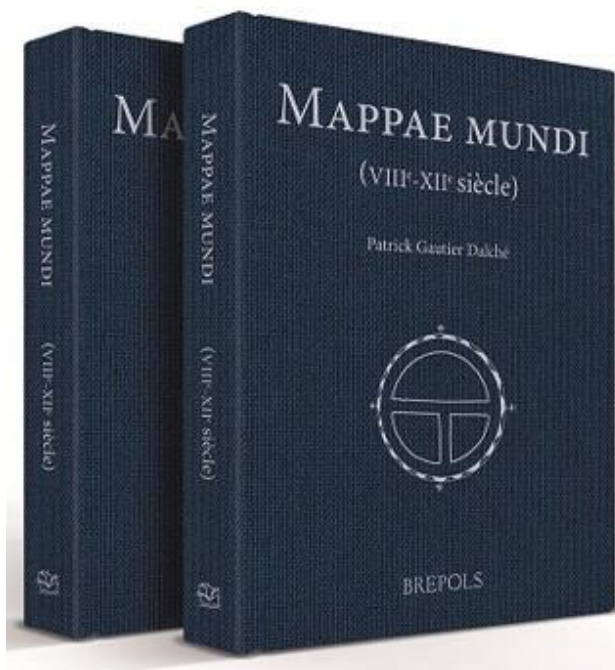
Alors que Jean Casimir dépourvu de descendance mais bien vivant était encore engagé dans les combats, Louise Marie avait envisagé d'assurer la succession et la stabilité de la couronne en convoquant une diète chargée de désigner le futur souverain par anticipation, *vivente rege*. Dans ce but, il fallait choisir et susciter des candidatures de dignitaires attachés à une grande puissance, exclure un Russe ou un Suédois, avancer plutôt un archiduc autrichien ou un prince français. Les ambassadeurs, Lumbres pour Paris et Lisola pour Vienne, proposaient des noms, promettaient des alliances et des subsides. Il leur fallait trouver des partisans dans les plus fameuses familles de la noblesse, notamment deux grands seigneurs qui furent tour à tour hetmans de camp de la couronne : Stepan Czarniecki, soutien de la reine et valeureux adversaire des Suédois, et le puissant et savant Georges Lubomirski, voievode de Cracovie, appui du parti impérial. Louise Marie avait imaginé de faire accéder au trône de Pologne un illustre nom de France, le jeune duc d'Enghien, fils du Grand Condé. Mazarin, bien sûr, ne voulut pas tout d'abord favoriser le fils de son pire ennemi, il se résigna à soutenir sa candidature en septembre 1659, lorsque le prince de Condé, établi encore à Bruxelles, eut enfin obtenu la grâce de son retour à la cour de France. Après la mort de Mazarin, Louis XIV accepta de soutenir d'arguments et de promesses la candidature du jeune Enghien, époux en 1663 d'Anne de Bavière. Le cardinal de Bonzi, évêque de Béziers, fut expressément chargé de plaider la cause devant la Diète en 1665. En vain.

La reine Louise Marie, accusée de tyrannie, défiée plusieurs fois par des prises d'armes de noblesse, vint à mourir le 10 mai 1667. Le roi Jean Casimir souhaita alors abdiquer et léguer le trône à Enghien ; il se retira en France et mourut à Nevers dans les terres des Gonzague en décembre 1672. Cependant la Diète réunie en 1669 n'avait pas suivi ses intentions et avait repoussé les démarches des émissaires français ; Enghien avait été vite exclu. Le nouveau roi Michel Wisnowiecki, époux d'Eléonore d'Autriche, était le candidat des Impériaux ; il régna de 1669 à 1673.

Les terribles ravages des guerres pendant le gouvernement de Louise Marie, l'échec de ses tentatives de réforme du statut royal et de centralisation du pouvoir assombrèrent dans la postérité son image politique. Elle avait effectivement échoué à doter la monarchie polonaise de la stabilité d'un pouvoir héréditaire. Alors que la France avait eu pendant des siècles la chance de transmettre le trône à des fils aînés, les souverains polonais n'avaient pas eu depuis 1573 de postérité masculine et n'avaient pu instaurer dans les faits ou dans la coutume une continuité dynastique. L'hypothèse n'était pas encore rejetée ; le principe électif n'aurait pas empêché que les Diètes ne consentissent volontiers à transmettre la couronne à un héritier masculin. La mort en 1647 du petit Sigismond Casimir fils de Ladislas, et les grossesses malheureuses de Louise Marie en avaient dans l'immédiat écarté la possibilité. Les circonstances avaient permis cet investissement dynastique dans l'Empire où les Habsbourgs se succédaient depuis 1440, de même en Suède avec la trajectoire des Vasa, de même au Danemark où les Etats généraux du royaume choisirent en 1660 le procédé de succession héréditaire. En Pologne, la prérogative des diètes de la noblesse de désigner le souverain se

transformait avec le temps en un principe original et essentiel de cette nation, le signe de sa liberté fondamentale.

L'histoire ne peut jamais être re-écrite. On peut, du moins, admettre que les avatars du xvii^e siècle ont scellé le destin des successions malencontreuses qui surviendraient au cours du siècle suivant et qu'ils annonçaient les sinistres partages du territoire qui arriveraient plus tard. Plus, sans doute, que les malheurs des guerres, les projets inefficaces et impopulaires de la reine Louise Marie s'efforçant de changer les institutions ont discrédité sa mémoire. L'historiographie polonaise traditionnelle a préféré célébrer la légendaire liberté de la nation et de ce fait a persisté longtemps à critiquer cette reine importune. C'est un pan d'histoire, continental et séculaire, que la monumentale étude de Chantal Grell vient à renouveler. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des Éditions Brepols, l'ouvrage de Patrick Gautier Dalché intitulé : *Mappae Mundi (VIII^e-XII^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2024, - in 4°. tome I : *Catalogue codicologique*, 548 p. ; tome II : *Images*, 689 p.

Les représentations de l'espace connues sous le nom de *mappae mundi*, qui s'est imposé dans le vocabulaire technique à partir des temps carolingiens par un emprunt de la formule aux *agrimensores* de l'Antiquité, sont présentes dans nombre de manuscrits médiévaux. Elles sont tantôt élargies à la représentation de toute la sphère terrestre (souvent divisée en cinq *climata* selon les degrés d'habitabilité) et tantôt limitées à celle de la terre habitée.

Celle-ci peut alors être figurée par des diagrammes, dont le plus connu combine le T et le O afin de délimiter les trois parties du monde (l'Asie, l'Europe et l'Afrique), ou par une représentation plus ou moins détaillée des terres et des mers dans ces trois parties du monde, et en leur sein, des îles, des montagnes, des fleuves et des cités. Mais les inventaires qui en avaient été faits jusqu'à présent étaient très incomplets, et leur catalogage systématique, plus déficient encore. C'est à cette tâche que P. Gautier Dalché, directeur de recherche émérite au Centre national de la recherche scientifique (rattaché à la section latine de l'IRHT) et directeur d'études émérite à l'École pratique des hautes études, éminent spécialiste de la représentation de l'espace au Moyen Âge, a consacré des années de recherche et d'enseignement. Il en livre le fruit dans une splendide publication en deux épais volumes in-4°, respectivement dédiés à la description minutieuse de chaque document, situé dans son contexte codicologique, et à la reproduction des feuillets correspondants, qu'il a voulu la plus fidèle possible. Il rend un juste hommage au pionnier en ce domaine que fut Konrad Miller avec les six volumes des *Die Ältesten Weltkarten* publiés au tournant du XIX^e siècle, et il souligne la qualité des reproductions photographiques patiemment réunies bien avant lui à l'initiative du prince Youssouf Kamal dans les *Monumenta cartographica Africae et Aegypti* (1926-1952). Cependant, il constate aussi les biais qui ont longtemps troublé l'interprétation de cette riche documentation, du fait d'une épistémologie simpliste qui défendait l'idée du progrès de la science fondé sur la seule connaissance expérimentale, ce qui dépréciait d'autant les figurations antérieures au XIII^e siècle, et aussi du fait de la conviction erronée que pour les médiévaux la terre aurait été plate, alors que voisinent dans les mêmes manuscrits de telles figures aplaties parce que schématiques et l'indication explicite, héritée de l'Antiquité, que la terre est bien sphérique. Ces préjugés dévalorisent notamment le travail, par ailleurs important, de Marcel Destombes, qu'il a réalisé au sein de la Commission des cartes anciennes créée en 1949. Du moins son catalogue des *Mappemondes (1200-1500)* publié en 1964 est-il accompagné d'une liste sommaire des mappemondes antérieures à 1200, très utile en elle-même, mais l'œuvre souffre de nombreuses erreurs de cotes et de datation. En revanche, l'impeccable et monumental travail de Birger Munk Olsen portant sur *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles* (4 t. en 6 vol., Paris, 1982-2014), d'autant plus

précieuse qu'elle inclut les manuscrits des VIII^e-X^e siècles, a fourni, grâce à ses descriptions minutieuses, une base de première valeur à la quête des représentations menée par P. Gautier Dalché, tant les manuscrits d'auteurs classiques (notamment ceux d'œuvres de Lucain, de Macrobie et de Salluste) en contiennent. À cela s'ajoute le dépouillement systématique des catalogues de manuscrits et d'une imposante bibliographie, pour parvenir à la description de près de huit cents représentations identifiées dans plus de cinq cents manuscrits latins. Les plus anciens peuvent être datés de la fin du VIII^e siècle (Albi, B. Mun. 29 = [Alb1] : t. 1, p. 26 et t. 2, p. 11). L'arc chronologique s'étend ensuite jusqu'au XIII^e siècle, avec une forte proportion de manuscrits du XII^e siècle, alors que la curiosité intellectuelle s'intensifie un peu partout, et spécialement chez les maîtres anglais, et il mord sans doute assez largement sur la première moitié du XIII^e siècle du fait de la difficulté de proposer des datations toujours très précises. Le *terminus ante quem*, en tout cas, semble imposé, sans que ce soit dit explicitement, par le moment où interviennent des transformations patentes de la cartographie, que ce soit dans les grandes mappemondes (comme celles, fameuses, d'Ebstorf et de Hereford) ou dans les premières cartes marines. Une liste d'une cinquantaine de manuscrits non retenus (les uns examinés, dans lesquels les figures sont inachevées ou absentes des emplacements prévus à cet effet, les autres non examinés, parce que tardivement repérés) est également ajoutée à la fin du tome 1.

Le constat qui motive cette entreprise est qu'il importe de donner à la recherche documentaire une ampleur et une rigueur suffisantes si l'on veut saisir toute la complexité de l'histoire de ces représentations, qui n'est aucunement linéaire. Or, discerner les conditions intellectuelles et matérielles de leur élaboration implique d'examiner en profondeur les manuscrits qui les véhiculent. Comme l'auteur l'écrit dans son avant-propos (p. 9, col. 2), son but a été « de donner des descriptions précises et complètes de tous les aspects des représentations, en portant l'attention non seulement sur la place des *mappae mundi* dans le manuscrit et dans la page, mais aussi sur leur mode de construction et leur décoration. Les repentirs, les grattages, les corrections, les compléments postérieurs, négligés dans les descriptions précédentes, apportent des renseignements importants en vue d'analyser les intentions des auteurs et des utilisateurs des cartes ». La plupart des témoins ont été examinés directement, et les autres, décrits à partir de microfilms ou de reproductions électroniques. L'entreprise est impressionnante, et on comprend que son auteur se soit senti en communion d'esprit avec le copiste anonyme à qui il emprunte le colophon qui clôt son avant-propos (« *O lector benevole ora pro scriptore / Qui diu diligeretque laborabat* »). Ce labeur persévérant enrichit sensiblement désormais le courant de recherches qui a pris son essor dans les années 1980 et s'est trouvé illustré, entre autres, par la synthèse de David Woodward en 1987 et par la traduction anglaise, en 2006, de la publication en russe d'un inventaire, assorti d'un commentaire, de dizaines de mappemondes représentant le nord de l'œcumène¹.

Le lecteur invité à l'exploration peut tout à fait opter en premier lieu pour un feuilletage du tome 2, où figurent toutes les reproductions, réalisées en couleur et le plus souvent en taille réelle, ou sinon en précisant le pourcentage de réduction de l'image. Comme dans le catalogue du tome 1, le classement suit l'ordre alphabétique des lieux de conservation des manuscrits, mais l'unité de référence étant la représentation figurée, identifiée par le sigle de la ville de conservation suivi d'un numéro d'ordre, plusieurs images du même manuscrit s'y succèdent en pleine page à chaque fois que c'est nécessaire – par exemple, pour les douze figures du *Liber floridus* de Lambert de Saint-Omer ([Gent 2] à [Gent 13] = Gand, Rijkuniversiteit 92). Il est tentant de répondre à cette invitation au voyage dans un fauteuil en

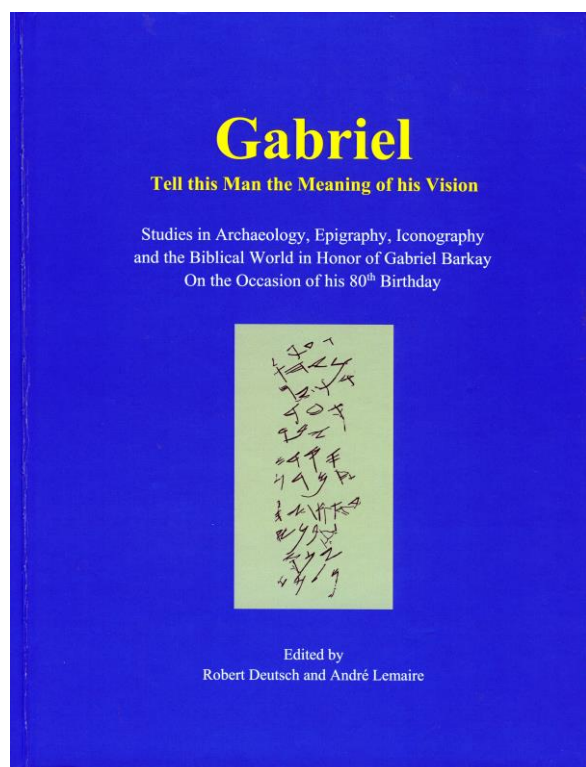
¹ D. WOODWARD, « Medieval *mappae mundi* », dans *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, ed. J. Harley, D. Woodward (The History of Cartography, vol. 1), Chicago-Londres, 1987, p. 286-370 ; L. CHEKIN, *Northen Eurasia in Medieval Cartography. Inventory, text, translation and commentary*, Turnhout, 2006 (Terrarum Orbis 4).

passant ainsi d'une bibliothèque d'Europe à l'autre (et en y ajoutant Baltimore et Princeton pour les États-Unis), des plus fournies d'Oxford, de Cambridge, de Paris ou du Vatican, aux plus modestes, certaines à peine effleurées dans ce domaine jusqu'à présent (comme celle de Douai, dont cinq des six manuscrits décrits étaient jusqu'à présent ignorés ou connus de lui seul), tandis qu'un dessin garde la mémoire d'un des manuscrits détruits de Chartres datant du IX^e siècle (t. 2, p. 109 = [Chart2]). De page en page, on est vite convaincu de la diversité des formules et fasciné par la créativité des auteurs. Ici, dans une initiale d'un manuscrit du XII^e siècle des *Étymologies* d'Isidore, l'esquisse du diagramme en TO substitue au T la figure d'un homme debout dont le buste et les bras figurent le T ([Fir2], t. 2 p. 156 = Firenze, Bibl. Medicea Laurenziana, Conv. soppressi 319). Ailleurs, dans un autre manuscrit du XII^e siècle ([Wien 9] = Vienne, Österreichische Nationalbibliothek 12600), l'illusion du caractère sphérique de la terre est excellemment obtenue en figurant les cercles remarquables et le zodiaque comme des bandes encerclant l'anneau de la terre. Mais pour prendre la pleine mesure de la richesse des données repérables, le maniement simultané des deux tomes s'impose, afin de s'approprier la méthode descriptive qui a présidé au cahier des charges tel qu'il est décrit aux pages 13 à 16 du tome 1 et appliqué dans chaque notice dans ce même tome : la description codicologique incluant le nombre de feuillets, les dimensions, la disposition du texte, la date et l'origine supposée du manuscrit ; les contenus textuels (ou figuratifs dans le cas des diagrammes), y compris les gloses ; la date de création de la *mappa mundi*, son origine et sa situation dans le manuscrit (elle peut être une pièce ajoutée, ou avoir été dessinée sur le feuillet à un endroit spécifique, en référence à un texte ou associée à d'autres figures) ; la description minutieuse des dessins, des légendes et de la décoration qui les accompagnent, et dont on peut déduire les particularités par rapport au type général de la figuration. Ce sont en outre ces notices qui apportent des informations éclairantes sur l'histoire du manuscrit, ses possesseurs et ses voyages, ses utilisateurs, les rapprochements par similitude ou copie avec d'autres *mappae mundi*, et qui fournissent pour chaque image une bibliographie sélective (excluant les ouvrages qui font de simples mentions à l'image), mais assortie d'indications sur les erreurs ou les opinions particulières qui peuvent s'y trouver.

L'exploitation du catalogue est facilitée par la clarté du propos, par l'excellence de la mise en page et de la typographie, et par l'efficacité des listes et des tables consultables à la fin du tome 1 : liste des objets et modes de représentation (soit l'œcumène, soit la sphère terrestre, en précisant les particularités qui les affectent dans certains manuscrits) ; table des origines des manuscrits, table chronologique des manuscrits ; listes des copistes, annotateurs, commanditaires, donateurs et possesseurs identifiés ; liste des auteurs et textes anonymes repérés dans les notices ; *indices* des termes géographiques, zoologiques et botaniques. En outre, des pistes de recherche sont ouvertes dans la première liste (p. 479-482), consacrée aux « *Mappae mundi* apparentées » : elle signale en effet les rapprochements possibles entre différentes *mappae mundi* afin d'apprécier leur circulation.

Ce catalogue exemplaire, produit dans la droite ligne de l'érudition cultivée à l'IRHT, n'a évidemment pas pour ambition d'être exhaustif, ce qui serait utopique, ni pour objet de proposer une synthèse interprétative de la production et de la circulation des *mappae mundi* entre le VIII^e et le XII^e siècle². Il constitue en revanche un instrument de travail exceptionnel par son ampleur et sa fiabilité, qui a sa place auprès de toutes les équipes de recherche travaillant sur les manuscrits médiévaux. »

² Voir dans cette perspective l'ouvrage de méthodologie, dirigé également par P. Gautier Dalché et consacré à l'appréhension de l'espace géographique : *La terre. Connaissances, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols (L'Atelier du médiéviste 13), 2013.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre édité par Robert Deutsch et moi-même intitulé *Gabriel Tell this Man the Meaning of his Vision. Studies in Archaeology, Epigraphy, Iconography and the Biblical World in Honor of Gabriel Barkay on the Occasion of his 80th Birthday* (Tel Aviv, Archaeological Center Publications, 2024, 595 p.).

Gabriel Barkay est bien connu pour la minutie de son travail archéologique. Il est surtout célèbre pour avoir fouillé les tombes de Ketef Hinnom (Jérusalem) et mis au jour deux amulettes en argent des environs de 600 av. n. è. comportant le texte de la bénédiction sacerdotale de Nombres 6:24-26. Il a été aussi un des responsables scientifiques du tamisage humide des débris provenant de l'esplanade des mosquées à Jérusalem. Outre une évocation de sa vie et la liste de ses publications, le volume qui lui est dédié comporte 28 contributions

correspondant à son domaine scientifique.

Sept directeurs de fouilles présentent un aspect de leurs résultats : Yosef Garfinkel à Lakish avec le puits de 40 m profondeur, probablement du Fer II, Rami Arav à Bethsaïda, capitale du royaume de Geshur, avec une architecture monumentale du début du Fer II, Avraham Faust et Eyal Baruch à Tel Éton avec le cimetière du nord-est et ses tombes du Fer IIB creusées dans le roc, Alexandre Fantalkin à Yavneh-Yam avec deux graffiti sur tesson de l'époque perse, Boaz Zissu à Iyyei Nahash (Shephélah) avec une tombe et ses graffiti du tournant de notre ère, David Ussishkin à Bétar, la dernière forteresse de Bar-Kokhba, avec la stratigraphie des fortifications, Alon Shavit à Jérusalem avec la fouille du cimetière musulman de Mamillah : environ 2000 tombes s'échelonnant du XIIe siècle à 1917.

L'iconographie est représentée par Irit Ziffer publiant un bol en bronze inscrit en sud-arabique et présentant en repoussé des motifs mythologiques de la culture des environs du détroit d'Hormuz à l'époque hellénistique avec un mélange de tradition proche-orientale et d'innovations hellénistiques.

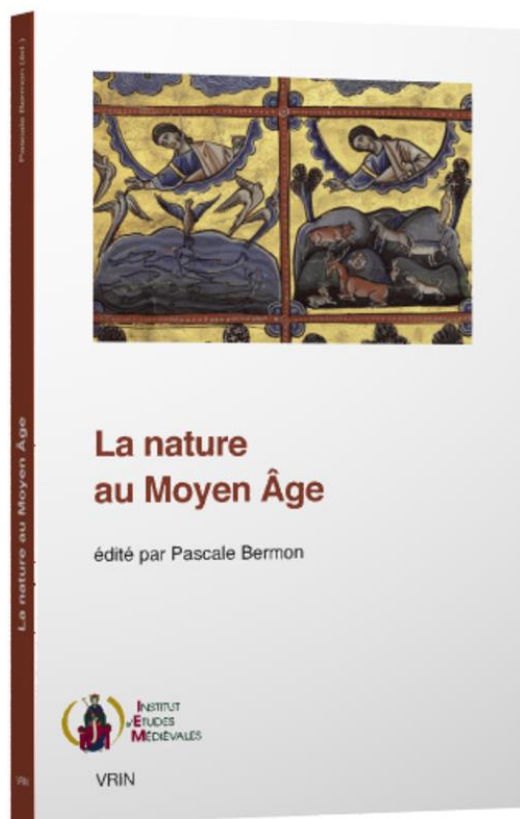
Plusieurs contributions sont centrées sur l'intelligence de la tradition littéraire hébraïque : Steven Ortiz, co-directeur des fouilles de Gézer, montre comment la topographie de la région permet de résoudre un problème de critique textuelle, Gob ou Gézer, en 2 Samuel 21:18 et 1 Chroniques 20:4. Yigal Levin analyse la croissance de Jérusalem avant l'Exil d'après le livre des Chroniques. David Blumenthal présente le Psaume 49 comme une méditation sur la mort et Meir Lubetski explique le nom d'un animal impur, *tahmās* (Lévitique 11:15 ; Deutéronome 14:15), à partir de l'égyptien. Baruch Halpern reprend le récit de la découverte d'un rouleau d'instruction sous le règne de Josias (2 Rois 22-23) : il comporte de nombreuses citations ou références au texte du Deutéronome. En début de volume, James Charlesworth présente une réflexion synthétique sur la signification historique des apocalypses apparaissant vers le tournant de notre ère avec un sens pour aujourd'hui. Ronny Reich et Yuval Baruch interprètent l'incohérence entre le titre « Dix saintetés » et la

liste de « onze » zones différentes de pureté dans la Mishnah (*Kelim* 1 :6-9) : Hérode a élargi l'esplanade du Temple et créé une nouvelle zone.

De nombreuses contributions comportent au moins une partie d'épigraphie ouest-sémitique. Outre les contributions de Fantalkin, Zissu et Ziffer mentionnées plus haut, Dennis Pardee, bien connu de notre académie à laquelle il a donné plusieurs communications conjointes avec Pierre Bordreuil, présente une analyse détaillée du témoignage des textes ougaritiques sur l'existence d'un groupe socio-professionnel appelé *mūdūma*/experts. Aaron Demsky montre comment l'abécédaire, exercice de base de l'apprentissage scribal, structure des chefs d'oeuvre de la littérature hébraïque ancienne, en particulier le livre des Lamentations. Jan Dušek propose d'interpréter le mot *'ōlām* en Genèse 21:33 comme désignant un monument commémoratif à la lumière du même mot dans deux inscriptions araméennes du royaume de Sam'al et dans l'inscription phénicienne d'Aḥirom (Byblos). Robert Deutsch et quatre collègues critiquent la publication récente d'une bulle dite « de Shéma' serviteur de Jérobo'am », un faux grossier dont on peut identifier l'atelier ; le sceau original du ministre de Jérobo'am II, trouvé à Megiddo en 1904 et envoyé à Istanbul où il a disparu, a apparemment accompagné le Sultan Abdul Hamid II dans sa tombe (1909). Après avoir revu nombre de duels en araméen ancien, j'ai montré qu'il y en a dans les fragments de la stèle araméenne de Tel Dan, révélant que, comme à la bataille de Qarqar en 853, à celle de Ramot-Galaad en 841 l'armée israélito-judéenne comprenait 2000 chars. Avec Michael Langlois et grâce à de nouvelles photographies multi-spectrales retravaillées, nous améliorons aussi la lecture d'un ostrakon palimpseste des environs de 600 av. n. è. : l'inscription récente ne comporte aucune faute de calcul et on peut lire la plus grande partie de l'inscription ancienne. Tenant compte des datations des bulles fiscales, Nadav Na'aman accepte leur datation sous Ézéchias, ce qui résout les incohérences des datations d'Ézéchias dans le livre des Rois et date le début de son règne de 728/727. De manière plus générale, Lawrence Mykytiuk évoque l'histoire de la recherche confirmant épigraphiquement les noms de 16 rois hébreux. Spécialiste des chiffres hiératiques du sud du Levant, Stefan Wimmer comprend « En 32 » le début du graffito de l'escalier primitif du palais de Lakish : la 32^e année royale ne peut être que celle du roi Joas et la date : 803. Revenant sur les dessins et inscriptions du pithos B de Kuntillet 'Ajrud (début 8^e s.), Ziony Zevit relie les 6 personnages debout, en prière, aux 6 noms propres situés à leur gauche et les interprète comme des prêtres ou lévites. Alan Millard s'interroge sur le matériau des rouleaux utilisés par les scribes judéens à l'époque royale : à côté du papyrus, l'utilisation de rouleaux de cuir reste une question ouverte.

Les deux dernières contributions épigraphiques concernent les incantations des bols magiques (6^e – 7^e siècle de n. è.). Robert Silverman et James Ford publient deux incantations comportant des expressions de la prière quotidienne juive *'Aleinu le-Shabbeaḥ* et du *Shema' Israel*. Ran Zadok étudie l'onomastique de ces incantations en judéo-araméen, mandéen et syriaque concernant 1207 individus : il met en évidence l'indication parentale par matronyme, la récurrence du même nom dans la même famille et le fait que, dans la Babylonie sassanide, les noms sont presque tous araméens ou iraniens.

Ces diverses contributions font bien ressortir à quel point archéologie, épigraphie, iconographie, histoire et études bibliques s'éclairent mutuellement. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, l'ouvrage intitulé *La nature au Moyen Âge*, éd. Pascale Bermon, Paris : Vrin, 2024 (Publications de l'Institut d'Études Médiévales de l'Institut Catholique de Paris), 135 × 215 mm, 272 pages.

Chaque année, un colloque organisé par l'Institut d'Études Médiévales réunit à l'Institut Catholique de Paris des médiévistes de toutes disciplines sur un sujet commun : historiens, archéologues, philosophes, théologiens, historiens des sciences, de l'art, de l'exégèse, de la liturgie etc. Les 1^{er} et 2 décembre 2022, ce sujet commun était : « la nature au Moyen Âge ». Un peu moins de deux ans après en paraissent les actes, réunis par Pascale Bermon, chercheuse au Laboratoire d'étude sur les monothéismes (CNRS/PSL/LEM) et déléguée scientifique de l'Institut d'Études Médiévales. Elle-même introduit l'ouvrage en reprenant la *quaestio vexata* d'un lien entre la théologie judéo-chrétienne, à partir du récit de la création au livre de la Genèse, et la surexploitation capitaliste des ressources

naturelles, ce que Lynn White nommait « Les racines historiques de notre crise écologique ». Cette question se tient en effet à l'arrière-plan des douze contributions qui suivent.

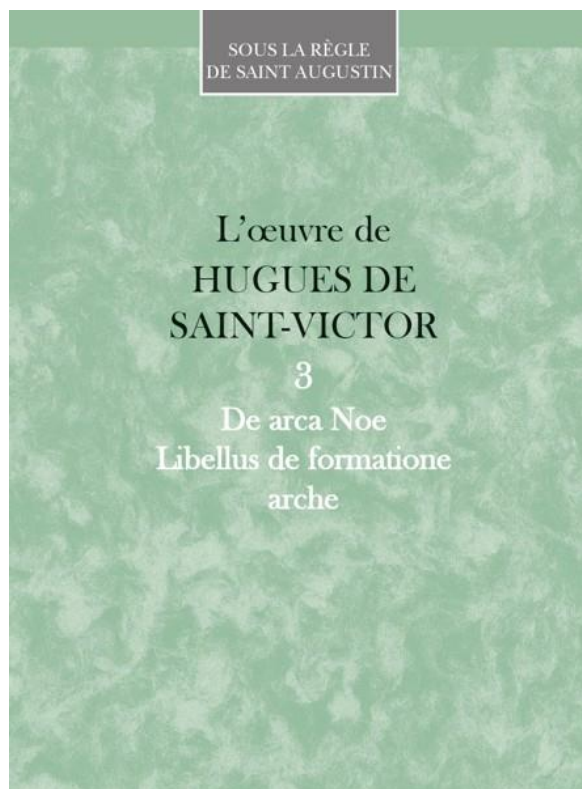
Dans la première « Le mot de “nature” et son histoire », je me livre à une enquête lexicologique, de l'Antiquité au xix^e siècle pour situer quand les mots *natura* et « nature » commencent à s'opposer à l'homme. C'est, semble-t-il, le passage d'une conception ternaire, comme celle qui avait cours au Moyen Âge (Dieu – la nature – l'homme), à une conception binaire, par résorption de Dieu dans la nature ou l'homme, qui conduit, au xviii^e et surtout au xix^e siècles, à poser la nature et l'homme face à face et voir en la première une ressource et en le second un propriétaire, voire un adversaire. François Duceppe-Lemarre (IRHiS, UMR 8529 – Université de Lille), « Une écologie du paysage ? L'apport de l'archéologie historique du paysage », dresse un panorama des courants contemporains de la recherche en archéologie du paysage. À partir de trois exemples, les territoires cynégétiques du comte d'Artois à Hesdin au milieu du xiii^e siècle, les pratiques sylvo-pastorales de la montagne dijonnaise au xiv^e siècle, les étangs artificialisés de Montady aux xiii^e-xiv^e siècles, il nuance l'affirmation selon laquelle « l'exploitation illimitée de la nature » aurait commencé dès le Moyen Âge.

Les cinq contributions suivantes traitent d'un premier Moyen Âge, antérieur au temps des universités. Arnaud Montoux (Institut Catholique de Paris), « La *natura* chez Jean Scot Erigène : *corpulentia Christi* et dignité des artefacts », présente la pensée originale de Jean Scot (ou l'Érigène) sur la nature visible, comme « corpulence du Christ incarné » et comme épiphanie de la divinité. Irene Caiazzo (Université PSL – CNRS – LEM), « Les auteurs chartrains et la causalité naturelle », montre comment, avant la crue de l'aristotélisme, une conception neuve de la nature comme causalité autonome s'élabore à partir des doctrines antiques accessibles chez divers auteurs liés à Chartres : Guillaume de Conches, Thierry de Chartres, Clarembaud d'Arras, Raoul de Longchamp et Alain de Lille. Jean-Yves Tilliette

(Université de Genève – Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), « Le personnage de *Natura* dans la poésie allégorique latine du xii^e siècle » arpente les poèmes allégoriques du xii^e siècle : *Cosmographia* de Bernard Silvestre, *De planctu Naturae* et *Anticlaudianus* d'Alain de Lille, *Architrenius* de Jean de Hanville et *Alexandréide* de Gautier de Châtillon et décrit les fonctions diverses qu'y revêt le personnage d'une *Natura* personnifiée : coadjutrice de la création chez Bernard Silvestre, instrument d'une théodicée chez Alain de Lille, marqueur des limites de l'humain chez Jean de Hanville. Jacques Dalarun (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), « *Omnes creaturas propter unum principium fraterno nomine nominabat*. François d'Assise au chœur des créatures », montre un *Poverello* à l'écart des sentiers battus : sans jamais prononcer le mot de *natura* dans ses écrits et sans être végétarien, il honore tout l'univers visible, pratique avec les créatures une forme de fraternité-sororité, affirme le gouvernement de la terre, refuse la possession d'animaux et respecte même végétaux et minéraux. Antonio Sordillo (Université de Salerne), « Une expérience cosmothéandrique au xii^e siècle ? L'école de Saint-Victor à la lumière de l'écophilosophie de Raimon Panikkar », montre comment Raimon Panikkar, philosophe indo-espagnol au croisement du bouddhisme et du christianisme, s'abreuve à des sources médiévales comme Richard de Saint-Victor pour repenser d'une façon plus harmonieuse les relations entre l'homme et la nature.

Cinq autres contributions portent sur les derniers siècles du Moyen Âge. Laure Solignac (Institut Catholique de Paris), « L'homme au sein de la nature et la nature en l'Homme dans les premiers commentaires des *Sentences* », examine les relations entre l'homme et la nature dans les premiers commentaires aux *Sentences* de Pierre Lombard, en particulier Albert le Grand, Alexandre de Halès et Bonaventure et met en lumière une « bascule cosmo-anthropologique » opérée dans le sillage de Pierre Lombard, par élagage délibéré de certaines thèses patristiques, d'où une tension neuve dans la compréhension des relations de l'homme à la nature. Le P. Piotr Roszak (Nicolaus Copernicus University, Torun – Universidad de Navarra, Pamplona) reprend le dossier des relations entre nature et grâce chez Thomas d'Aquin et présente celle-ci comme un perfectionnement de la nature, non sa destruction, mais de telle sorte qu'elle fait apparaître une sorte de surnaturalité cachée dans la nature, perceptible pour ceux seulement qui ont « les yeux du cœur éclairés ». Emmanuel Petit (recteur de l'Institut catholique de Paris), « Nature et fiction dans le Livre des Décrétales », examine la notion de droit naturel et montre comment l'usage en droit d'une fiction imitant la nature permet de fonder un droit chrétien, de remédier à des situations irrégulières et d'apporter des solutions équitables, fondées dans le dessein divin et orientées vers la fin de l'homme. Pascale Bermon (Université PSL – CNRS – LEM), « La disparition de la nature à la fin des temps », explique comment les discussions des théologiens et les représentations des peintres, sur la fin du monde et le remplacement – partiel – de la nature présente par une nature nouvelle, furent l'occasion de mûrir une réflexion neuve, d'où surgit la notion d'environnement. Cécile Coulangéon (Institut Catholique de Paris), « La sculpture naturaliste dans les chapiteaux du xiii^e siècle », étudie le chapiteau gothique comme support privilégié pour représenter le monde végétal et fait apparaître le net souci, au xiii^e siècle, non seulement d'imiter les modèles antiques, mais encore d'observer sur le vif et d'imiter au plus près la nature environnante.

Il y aurait certes beaucoup à dire encore sur le sujet, mais les contributions ici rassemblées suffisent pour conclure que le souci de la nature est omniprésent d'un bout à l'autre du Moyen Âge, qu'il emprunte des formes littéraires, traverse des écoles de pensée, admet des réponses doctrinales d'une immense diversité, mais s'accorde assez mal dans l'ensemble avec l'idée que le millénaire médiéval aurait vu surgir soit une conception de la nature comme environnement non humain de l'être humain, soit un encouragement à surexploiter les ressources naturelles. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de Patrice Sicard (éd., trad., introd. et annot.), intitulé *L'œuvre de Hugues de Saint-Victor*, t. 3 : *De arca Noe, Libellus de formatione arche*, Turnhout : Brepols, 2024 (Sous la Règle de saint Augustin, 17), 152 × 229 mm, 544 pages. J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur le P. Patrice Sicard, le tome III de *L'Œuvre de Hugues de Saint-Victor*, c'est-à-dire l'édition et traduction française en regard, richement introduite et annotée, de deux écrits d'Hugues, chanoine régulier et maître à Saint-Victor de Paris dans la première moitié du xii^e siècle : le traité en quatre livres *L'arche de Noé*, et son complément le *Livret sur la formation de l'arche*. Pour les spécialistes de Saint-Victor, cette parution fait événement, pour deux raisons principales.

D'abord, elle porte sur les écrits à mon avis les plus étonnants et les plus suggestifs d'Hugues

de Saint-Victor. Moins connus que le *Didascalicon*, sorte de discours de la méthode médiéval, ou le *De sacramentis*, première somme de théologie médiévale, ces deux traités se présentent d'abord comme le commentaire luxuriant, selon divers sens de l'Écriture, des trois versets de la Genèse où est sommairement décrite l'arche de Noé, mais l'exégète les enrichit d'innombrables précisions absentes du texte biblique : couleurs, agneau pascal, échelles, inscriptions, médaillons figurant une foule de petits personnages bibliques, figures des quatre points cardinaux, des quatre saisons, des quatre éléments, des quatre âges... Ainsi transforme-t-il la nef du patriarche en une sorte de microcosme aux significations multiples : Église, grâce et sagesse.

À travers cette exégèse virtuose, qui peut sembler échevelée, l'auteur se propose paradoxalement de méditer sur la paix du cœur et les moyens de la recouvrer malgré l'instabilité du désir, grâce à une discipline des pensées, pour les conformer à l'arche de la sagesse. La forme pyramidale de cette dernière invite en effet le lecteur à un triple mouvement intérieur, pour structurer ses pensées et se sauver ainsi du Déluge : de la périphérie vers le centre, du bas vers le haut, du multiple vers l'un. Ainsi le « chaos d'idées claires et distinctes » que renferme le *De arca Noe*, intégrant les événements de l'histoire sainte, les lieux d'une géographie universelle et toute l'omniscience encyclopédique du *Didascalicon*, se convertit-il en sagesse, grâce à un patient travail de recentrement, d'élévation et d'unification de soi-même.

Le présent livre était attendu des victorinisants pour une seconde raison : il vient au terme d'une enquête au long cours de Patrice Sicard, commencée il y a quelque quarante ans et qui avait abouti d'abord, en 1990, à la passionnante monographie *Diagrammes médiévaux et exégèse visuelle. Le « Libellus de formatione arche » de Hugues de Saint-Victor*. Se livrant à une sorte d'archéologie du travail intellectuel, l'auteur reconstituait non seulement le sens théologique, mais aussi l'histoire littéraire et même la préhistoire orale des deux traités, nés

d'entretiens spirituels dans le cloître de Saint-Victor, à l'*hora locutionis* de l'après-midi, à partir de diagrammes dessinés alors, sortes de *mandala* romans, qu'Hugues n'a cessé de remanier pour stimuler sa réflexion et celle de ses auditeurs, puis de ses lecteurs.

En 2001, Patrice Sicard avait fait paraître l'édition critique des mêmes textes, inaugurant la série *Hugonis de Sancto Victore opera* du *Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis* et posant des principes conservés dans les six autres éditions qui ont suivi : 1) collation de tous les manuscrits du xii^e siècle, pour établir un premier *stemma codicum* ; 2) intégration dans ce *stemma codicum* des manuscrits ultérieurs et des éditions imprimées, par un examen ciblé des lieux variants discriminants ; 3) déduction enfin des principes d'édition pour établir le texte de l'archétype par une remontée stématique. Cette méthode avait permis de faire apparaître pour la première fois, ce qui s'est avéré par la suite une habitude d'Hugues : l'un des deux écrits, le *Libellus de formatione archae*, a donné lieu à deux rédactions successives et authentiques, preuve que l'auteur s'est assez intéressé à cet ouvrage pour le reprendre et le remanier.

Depuis lors, tout en abordant d'autres textes et d'autres thèmes, Patrice Sicard n'avait cessé de revenir sur les deux textes, leur consacrant plusieurs études sur divers aspects de la méthode et de la doctrine hugoniennes : des *divisiones* arborescentes aux architectures spirituelles en passant par les thèmes du cloître ou du jardin, tels qu'ils apparaissent dans les traités sur l'arche. De là l'idée de rendre ceux-ci accessibles en français, vis-à-vis de l'original latin, en les accompagnant de tous les éclaircissements possibles, pour familiariser le lecteur moderne avec une pensée souvent déroutante. C'est cette promesse que tient le présent volume. Sans remplacer tout à fait les jalons antérieurs de l'enquête, il en est le couronnement.

De l'édition critique au *Corpus Christianorum* sont conservés le texte latin, les notes de sources et un apparat critique allégé, qui se limite aux corrections introduites par l'auteur lui-même. En complément est offerte une traduction française, aussi fidèle qu'élégante, et de précieuses notes historiques et doctrinales couvrent une soixantaine de pages. L'ensemble est précédé d'une introduction substantielle, qui expose la genèse des deux œuvres ; leur sujet, c'est-à-dire l'arche de Noé, figure tour à tour de l'Église puis de l'Épouse, moyennant un « art de lire » hugonien ; leur méthode exégétique, selon quatre lignes d'interprétation ; la structure de l'arche ainsi commentée ; enfin, les principaux thèmes théologiques abordés par l'auteur ce faisant.

Entre le *Didascalicon* d'Hugues, somme programmatique, qui ouvrait le chemin des études à Saint-Victor en indiquant ce qu'il faut lire, dans quel ordre et de quelle manière, et le *De sacramentis*, somme théologique, qui récapitule, ordonne et argumente ce qu'il faut croire sur les divers « sacrements » ou mystères de la foi chrétienne, le *De archa Noe* et son annexe le *Libellus* offrent l'exemple d'une somme d'un troisième genre : somme figurative, somme spirituelle, somme sapientielle, qui enseigne non pas ce qu'il faut étudier ou croire comme les deux autres, mais plutôt comment s'« édifier » littéralement, c'est-à-dire façonner sa propre intériorité pour la structurer à l'image de ce bâtiment en trois dimensions qu'est l'arche de la sagesse. Pour entrer dans cette arche complexe et fascinante, sorte de chef d'œuvre de la pensée préscolastique, il est heureux que nous disposions à présent d'une introduction savante et accessible, mûrie pendant une quarantaine d'années par son meilleur spécialiste. »